

Tl manquait jusque-là, dans l'œuvre de Brassens, la représentation d'un des plus importants courants de la chanson populaire, celle dite de "corps de garde". Cette lacune est réparée. Voici "*Fernande*" et sa rime gaillarde qui fera quelque bruit dans le Landernau du music-hall. Mais vous connaissez Brassens ! Il ne s'égare pas à accompagner à la guitare le chœur des "Trois orfèvres". Il ne choit pas dans le piège grossier de l'exagération. Tout en pensant à Félicie ou à Léonore, il ne perd pas pour autant le sens de la mesure, ni celui de l'humour. Quoi de plus savoureux que son impertinent défilé de solitaires ? Reprenons tous au refrain "*cette mâle ritournelle*" qui a les meilleures chances de demeurer dans toutes les mémoires.

"*Les voleurs comme il faut, c'est rare de ce temps.*" Il est évident que s'est éteinte la race des Arsène Lupin, et ces "*Stances à un cambrioleur*", qui eussent pu s'intituler "*De la cambriole considérée comme un des Beaux-Arts*", lui rendent un dernier hommage. La mésaventure qu'il conte avec humour et gentillesse est effectivement arrivée à Brassens. Il y eut quelque chose d'autre entre l'auteur de "*La Mauvaise Réputation*" et son voleur, quelque chose qui ressemblait à une chanson presque "civique", presque "sociale", à demi morale, à moitié amoral, et la voici. On aimerait que ce cambrioleur modèle se présente demain à Brassens et lui dise à l'oreille : "C'est moi." Le volé serait-il ou non déçu par le voleur ? Il est vrai qu'entre autres sages conseils, il lui donne celui-ci : "*Laisse-moi je t'en prie sur un bon souvenir...*".

Cette fois, c'est aux fâcheux qui "*vous font voir du pays natal jusqu'à loucher*" que s'attaque Brassens avec jubilation dans "*La ballade des gens qui sont nés quelque part*". Nous avons tous eu à souffrir de cette race d'intolérants traités à l'acide folklorique, de ces aveugles bornés en forme de carte postale, pour lesquels le pays du voisin ne saurait valoir que tripette. Avec astuce, en citant Sète, Brassens ne tente pas de s'échapper par la petite porte. Le ton allègre se voile pourtant dans le dernier couplet, pour nous rappeler que ces "imbéciles heureux" ne sont pas toujours inoffensifs, et que la vie serait plus belle sans ces maniaques "nés quelque part" au lieu d'être nés tout bonnement sur la terre.

(Poème de Antoine Pol)

Ce poème de grâce et de joliesse n'est pas signé par les grands noms dont Brassens a mis quelques œuvres en musique. Il n'est pas de Villon, Hugo, Lamartine, Verlaine ou Paul Fort. Il a pour père l'inconnu Antoine Pol. Le non moins inconnu Georges Brassens, jeune sétois, acheta pour quelques sous en 41-42, aux "Puces" de Vanves, une plaquette de poésies publiée en ... 1913. Trente ans plus tard, un peu plus connu, le même Brassens décida de chanter l'une d'elles. Il retrouva la piste de l'auteur, mais n'eut pas le plaisir de le connaître, ni celui de lui faire entendre "*Les Passantes*". Antoine Pol, octogénaire, décéda avant de le rencontrer. Il nous semble que l'historique mélancolique et bizarre de cette chanson ajoute à son charme. On peut y goûter celui, désuet, des vieux catalogues de la Manu perdus dans les greniers, aussi bien que celui, plus poignant, du "regret souriant" de Baudelaire. Du grand Baudelaire auquel le doux et modeste Antoine Pol répond, aujourd'hui, sur un air de guitare, en rêvant à "*Toutes ces belles passantes - Que l'on n'a pas su retenir...*".

Il y a du regret des "Passantes" dans le dernier vers de "*La Princesse et le Croque-Notes*", et ce vers nostalgique explique peut-être que Brassens ait choisi de chanter le poème d'Antoine Pol. Il est par contre certain que cette princesse est l'enfant naturelle de "*La fille à cent sous*". Le décor et les personnages sont diablement parents. Le Brassens parisien n'a jamais oublié le populaire XIV^e de l'occupation et de l'après-guerre. Les bistrots, les bancs publics, les quartiers pauvres l'ont souvent inspiré, et nous savons qu'il se détourne de ce Paris qui fait, à tort et le plus souvent à travers, table rase de son passé. Princesse, donc, ressemble à la Fleur-de-Marie des "Mystères de Paris". Quant à ce croque-notes à guitare, il aurait des moustaches que cela ne surprendrait personne. Mais, "vingt ans plus tard", la prescription joue, et il ne reste de l'amourette présumée qu'une de ces belles chansons d'amour bourru, spécialité de la maison Brassens. N'est-il pas émouvant de tendresse et de sensualité, cet aveu de la fillette de faubourg : "*C'est toi que j'aime et si tu veux tu peux — M'embrasser sur la bouche et même pire...*", de cette fillette triste des vieux films de Charlot ?

C'est une version plaisante, d'une part des fureurs d'Othello, de l'autre des romances pleurardes de jadis, que nous offre Brassens avec cet impitoyable "*Sauf le respect que je vous dois*". Le "sentimentalisme imbécile" - une des expressions préférées de Georges - est la cible de ce jeu de massacre où portent tous les coups. On sent que Brassens s'est fort diverti en écrivant cet exercice de pure verve. "*Parlez-moi d'amour et je vous fous mon poing sur la gueule*", cette insolite déformation de la fameuse scie a dû le mettre en joie. Vengeance à froid d'un pudique qui ne supporte pas les étalages de vie privée.

Les poètes du Moyen Age et de la Renaissance avaient coutume de détailler leurs belles. Ils louaient leurs yeux, leurs cheveux, leur bouche, n'hésitaient pas non plus, en leurs "blasons", à célébrer... le reste. Ici, Brassens renoue avec cette tradition séculaire de la poésie française. Et, "*Tendre corps féminin, ton plus bel apanage*" ne lui inspire - et avec quel bonheur - qu'affection et respect. Il pourfend durement le rustre qui ne rend pas les mêmes grâces à "*ce grand ami de l'homme*". "*Le Blason*" est une réussite de tact et de poésie. Rien n'était plus délicat à traiter que ce sujet... comment dire... brûlant. Brassens y parvient, non seulement avec esprit, mais surtout avec une incomparable élégance de vocabulaire. Qu'on ne s'y trompe pas, c'est tout simplement d'amour, rien de plus mais rien de moins, que cette chanson est faite.

On sait ce qu'il advient le plus couramment des Don Quichotte : on les raille, et les moulins à vent du conformisme ou de la mode les roulent sans merci dans la farine. Si les braves gens n'aiment pas qu'on suive d'autres routes que leur petit sentier, les fanatiques, eux, ont en horreur que l'on puisse seulement s'en écarter d'un mètre. Une fois encore, ils hurleront haro, sus au Brassens. Il en a l'habitude depuis "*Les deux oncles*" en particulier. En ce pathétique "*Mourir pour des idées*" où il a le mauvais goût de s'écrier : "*Laissez vivre les autres — La vie est à peu près leur seul luxe ici-bas*", il sait d'expérience et de bonne source que les pyromanes, de tout poil le brûleront vif. Il faut quelque courage pour dire non quand le vautour dit oui. Pour rappeler en quelques vers que la guerre — avec ou sans uniforme — n'est pas une solution d'avenir. Les amis de Brassens le remercieront pour ce petit coup d'épée supplémentaire dans les eaux troubles de ce temps.

Aux glorieux "m'as-tu vu dans mon joli cercueil" des "Funérailles d'antan", succèdent à présent les non moins outrecuidants "m'as-tu vu quand je baise" de "*Quatre-vingt-quinze pour cent*". Peut-on rêver d'une chanson moins misogyne que celle-là, dites-le nous, chères amazones des mouvements de libération de la femme ? Les coqs, paons et serins de l'oisellerie de Don Juan s'étrangleront de rage à l'écoute de ces couplets nés pour leur dérision. Brassens a la suprême et perverse malice de se mettre lui-même en scène au milieu des mâles abusifs, de ne pas se désolidariser des pauvres bougres qui ne manqueront pas de lui crier : "... *C'est parce que tu n'es qu'un malhabile, qu'un maladroit...*" ! Il laisse galamment aux dames le soin de tirer la morale de l'histoire et de chanter in petto l'un de ses plus robustes refrains.

"*Le roi*" n'est pour nous qu'une comptine, qu'une ronde enfantine du genre "une poule sur un mur — qui picorait du pain dur". Certes, il y a le MOT. Un mot qu'on emploie justement à tout bout de champ dans les écoles primaires, pour ne pas dire maternelles. Trêve d'hypocrisie, répétons-le, mais c'est "*Le pont d'Avignon*" que ce roi qui règne sur le plus vaste des pays ! En outre, puisque pour tout le monde l'imbécile c'est toujours le voisin, personne ne saurait s'offusquer à propos de ce souverain s'il n'est de ses sujets. Admirons Brassens pour l'économie de moyens mise à traiter un thème sur lequel il eût été si facile, et tentant, de broder à plus soif. Vingt petits vers pour cerner un royaume sans frontières, avouons que cela mérite un coup de chapeau. De couronne, même, de la part du monarque. "*Il y a peu de chances qu'on — Détrône le roi des cons*". Il aurait tort de se vexer.

L'adultère, qui fit les beaux jours des vaudevilles de Feydeau, fait aussi les délices de Brassens, dans plusieurs de ses chansons. Sauf omission "*A l'ombre des maris*" est la troisième, après "*Le cocu*" et "*La Traîtresse*", que le problème lui inspire. Mais, pour renouveler un sujet plus vieux que le monde, Brassens emprunte une tangente originale, inattendue. Celle des exigences d'un amant pas du tout conventionnel en ses sympathies : "*Si Madame Dupont d'aventure m'attire — Il faut que de surcroît Dupont me plaise aussi.*" De cet effet comique, Brassens tire avec subtilité toutes les ficelles, les exploite, les développe à l'extrême, jusqu'à la chute qui voit l'amant - toujours puni ainsi que le méchant des westerns - garder piteusement les enfants du couple...

René FALLET